



Francis Berthelot

Hadès Palace

Le Rêve du démiurge / 6



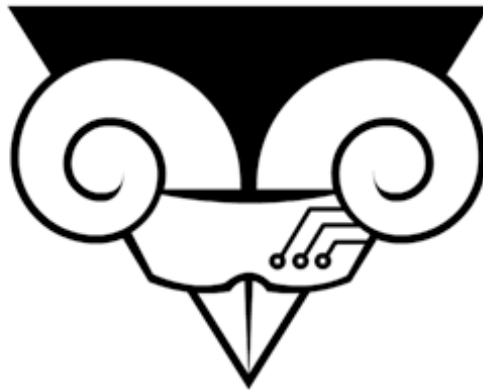
Hadès Palace

Francis Berthelot



Le Béliâl' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliâl', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.



e-Béhémoth'

Ouvrage publié sur la direction de Olivier Girard.

ISBN : 978-2-84344-176-9

Code SODIS : NU82335

Parution : février 2011

Version : 1.0 — 08/02/2011

Illustration de couverture © 2005, Eikasia

© 2005, Le Béhémoth', pour la première édition

© 2011, Le Béhémoth', pour la présente édition

Sommaire

| | |
|---|------------|
| Hadès Palace | 1 |
| Sommaire | 4 |
| PROLOGUE | 7 |
| Le Piano-Strass | 9 |
| Première partie CERCLE DES FÊTES | 14 |
| 1. Palace | 16 |
| 2. Sendra | 21 |
| 3. Rhad Matteo | 26 |
| 4. Première | 31 |
| 5. Saxophone | 36 |
| 6. Disparition | 42 |
| 7. Transparence | 47 |
| 8. Statue | 51 |
| 9. Escapade | 56 |
| Deuxième partie CERCLE DES CRIMES | 62 |
| 1. Rumeurs | 64 |
| 2. Passion | 69 |
| 3. Lumière noire | 74 |
| 4. Errance | 80 |
| 5. Électricité | 86 |
| 6. Jugement | 90 |
| 7. Sacrilège | 95 |
| 8. Recyclage | 100 |
| 9. Sacrifice | 105 |
| Troisième partie CERCLE DES OMBRES | 110 |
| 1. Chaos | 112 |
| 2. Amnésie | 117 |
| 3. Mélopée | 122 |
| 4. Renaissance | 127 |
| 5. Miliciens | 132 |
| 6. Trille mauve | 138 |
| 7. Supplique | 143 |
| 8. Crypte | 147 |
| 9. Séisme | 152 |
| ÉPILOGUE | 158 |
| La Chapelle sans Nom | 160 |
| Note de l’auteur | 164 |

À mon frère,
Pierre Berthelot,
le seul, le vrai.

« Profonde est la haine qui brûle
contre la beauté dans les cœurs abjects. »
Ernst Jünger, *Sur les falaises de marbre*

PROLOGUE

La terre tourne à vide, et moi je tourne en rond
À compter les virgules égarées dans ton nom,
Jongler avec les mots, bousculer le silence,
Et porter sans faiblir le poids de ton absence.

La terre, c'est pas la mer à boire.
Pourtant, elle nous prend nos histoires,
Nos amours, et jusqu'à leur mémoire.

J'ai décroché la lune et je ne sais qu'en faire :
Y pendre ma nacelle comme à une montgolfière,
Lui donner un visage, t'oublier avec lui,
Ou la peindre en veilleuse pour mieux troubler tes nuits.

D'accord, je voyage dans la lune,
Je plane, tout seul parmi les dunes,
Mais je chante : ça endort la rancune.

A force de rêver, j'ai atteint le soleil.
Je t'en offre un morceau pour défier ton sommeil,
Libérer ta folie ou violer tes images,
Pour qu'on s'y baigne ensemble au mépris des nuages.

Le ciel, ce n'est pas loin du tout.
Regarde : le soleil est debout.
Il s'envole, mais il reste avec nous.

Lon Orfelt - Chansons :
Terre, lune, soleil.

Le Piano-Strass

L'illusion est la vérité première du bateleur. Les nuits de cafard, en grimant son visage de bleu et d'or, en arrachant des étoiles à ses mains, il entraîne les foules dans le carrousel du rêve. Et si sa flamme s'éteint à la fin du spectacle, elle se rallume dès le lendemain soir : un vrai artiste fait feu de toute croix.

Blotti dans une ruelle du Marais, le Piano-Strass est un de ces cabarets de poche dont la survie tient autant de l'insolence que du miracle. Ouvert depuis bientôt quinze ans, il se remplit vaillamment que vaillamment au gré des saisons, des impôts, de la pluie, des embouteillages, du programme du jour, de l'humeur du patron, de l'état d'ébriété du pianiste et de cent impondérables, tels que l'élection de M. Univers, la coupe du monde de french-cancan ou la visite à Paris de la reine-mère du Lichtenberg.

Au rez-de-chaussée, entre des murs pourpres d'où émergent les visages de Mistinguett, Judy Garland, Piaf, Tino Rossi et Fred Astaire, on boit, on fume, on cause, accoudé au bar ou juché sur un tabouret, voire sur une de ces tables de bistrot qui, bien que dénichées aux puces, garantissent l'authenticité de l'endroit. Ici, barmen, clients, artistes et noceurs, tout le monde se connaît, se tutoie, s'embrasse sans préjugé. C'est là un des prodiges réalisés par le patron, Ljuban Popic, un grand Yougoslave aux joues rouges et à la brosse blanche : offrir à une clientèle que le quartier incite au romantisme un lieu à la fois canaille et convivial.

Au sous-sol aussi, l'on cause et l'on boit. En revanche, on n'y fume guère : spectacle oblige. Celui-ci se déroule sur une scène plus exigüe qu'un trottoir, flanquée d'un piano droit comme un réverbère, que se partagent — chacun sa soirée — trois pianistes jaloux de leur talent. En quoi consiste-t-il ? En un joyeux désordre où se bousculent chanteurs, danseurs, travestis, acrobates, comiques, illusionnistes, celui-ci professionnel, celui-là beaucoup moins, sans compter quelques inclassables dont les bizarreries suscitent, de façon arbitraire, sifflets ou enthousiasme. À la demande, le patron, un barman, voire un client hardi, montent aussi sur scène pour faire leur numéro, recueillir les bravos, répondre du tac au tac aux lazzis. Bref, les semaines fastes, les fidèles y passent toutes leurs soirées, préférant cent fois ce trou à vauriens au *Devil's Paradise* de Broadway.

Cela suffit-il à faire vivre la maison ? Pas vraiment. Mois après mois, on prédit sa fermeture imminente. Chacun, alors, redoublant d'assiduité, rameute voisins, amis, collègues de bureau et cousines de province. Pour stimuler son monde, le patron couvre façade et murs d'affiches scintillantes à l'image des réjouissances à venir. La dernière placardée, justement, annonce au public un de ses artistes préférés :

Février 1979
Chaque semaine,
les vendredi et samedi soir :
Maxime Algeiba,
le mime-serpent

Moitié contorsionniste, moitié mime, surnommé par ses amis *Max-la-vipère*, Maxime est une de ces stars atypiques dont s'enorgueillit le Piano-Strass. Son numéro, qui mélange arts du cirque et de la scène, est une succession de sketches quasi muets, accompagnés au choix par un ragtime, une barcarolle ou quelque chanson enregistrée, au cours desquels son corps, en arborant des formes étonnantes, fait oublier ce qu'il a d'humain et transfigure l'espace pour y inscrire cent histoires. L'assistance la plus réfractaire, entraînée dans un voyage ludique, se prend tantôt à sourire, tantôt à rêver, sans savoir de quel côté elle va basculer. Et puis, crac ! Un geste incongru, un mot qui brise le silence, et un rire salvateur la parcourt. Dans la seconde qui suit, pourtant, elle se retrouve happée vers un nouveau mystère, aussi ténu, aussi fugace, que le bateleur va rompre de nouveau, comme par caprice, au moment où l'on s'y attendra le moins.

Quand il ne se désarticule pas sur scène, on le voit frimer au comptoir, faire le clown sur un tabouret, lancer une pique à l'un, une œillade à l'autre, taquiner les fêtards, séduire les marlous, fustiger les ploucs, mettre le patron en boîte, chiper la vedette à ses collègues, ovationner le pianiste, bref se monter ambigu, charmant, insupportable, avec la classe et la roublardise d'une diva. Côté physique, il est vrai, il n'a pas à se plaindre : des muscles dont l'harmonie fait oublier sa petite taille ; une souplesse qui, défiant les canons, lui permet d'accomplir des tours de bayadère ; des yeux trop pétillants pour respecter les interdits du beau monde ; et des traits dont le charme est décuplé par une mini-barbe à damner le dieu Pan.

Sa faille secrète, pourtant, celle qui donne cette aisance de serpent à sa colonne vertébrale, personne n'en connaît l'existence.

Voilà bientôt cinq ans, son frère aîné, Ivan, a été chassé par sa faute du cirque familial où ils exécutaient ensemble, l'un comme porteur, l'autre comme voltigeur, un numéro d'acrobatie mis au point depuis leur enfance.

Ivan Algeiba... Le colosse de la troupe, âgé de dix-neuf ans à l'époque. Un moustachu sombre et taciturne, qu'on appelait *le Tartare* à cause du toupet qui ornait son crâne, rasé à la Tarass Boulba. Partenaires sur la piste, ils ne s'entendaient guère en coulisses. Un soir, pendant le spectacle, l'aîné, excédé par les diableries du cadet, a raidi son avant-bras au final d'un main-à-main ; et le trublion, se retrouvant en porte-à-faux, s'est foulé le poignet sous les yeux atterrés du public.

Ensuite, le mini-drame a suivi son cours... La fugue nocturne d'Ivan. Le chapiteau démonté en silence par la troupe. La caravane repartant à l'aube sans le coupable. Et la dernière scène, que Maxime n'a pu reconstituer que par bribes, à travers les murmures, les silences, les regards fuyants... Leur père à tous deux, Boris, dompteur et directeur du cirque, resté pour attendre le fils rebelle, levant pour la première fois son fouet sur lui, provoquant ainsi son départ définitif.

Jamais on n'a revu Ivan. Ni reçu de ses nouvelles. Ni pu savoir où l'avait mené son destin de banni.

Quel crétin, songe Max-la-vipère. Il a tout gâché. Moi, en lui balançant mon venin, je voulais juste le secouer : des années qu'il se la jouait Tarass Bulldog... Se piéger dans un rôle aussi nul, vraiment !

L'année suivante, il a quitté le cirque à son tour, décrétant que, sans partenaire, la vie foraine ne l'intéressait plus. Tournant le dos à la piste et aux gradins, il a cherché sa voie sur les scènes du cabaret. De ville en ville, de province à Paris, il a élaboré son propre numéro, piochant une ritournelle par-ci, une légende par là, un gag dans un journal, une silhouette dans la rue, mélangeant les genres sans façon, jusqu'à dégager un style nouveau de ce bazar tragi-comique.

Quel abruti, se dit-il encore. Moi qui rêvais de lui ressembler ! J'aurais voulu être un roc, comme lui. Pas un pitre en caoutchouc... C'était donc si dur à piger ?

Cette histoire, le public l'ignore. Quand on le voit, en collant satiné et débardeur de marin, emplir la scène de signes qui deviennent aussitôt réalité, nul n'imagine que l'étrange dislocation de ses vertèbres remonte au jour où il a perdu ce frère qui lui servait de pilier et dont, en cherchant (l'intérêt ?) (le sourire ?) (l'affection ?), il n'a réussi qu'à faire le malheur.

Ce soir, pour la première fois, il termine son spectacle par un numéro intitulé *Terre, lune, soleil*. Il l'a élaboré sur une chanson de Lon Orfelt, un barde à la crinière brune, aux yeux de possédé qui, en quittant le Piano-Strass l'an dernier, lui a offert une cassette de ses meilleurs titres. Un texte un peu abscons, peut-être, pour l'endroit ; mais la voix rocailleuse de Lon et le violoncelle de sa compagne, Lys d'Eurcy, lui donnent tout son relief :

La terre tourne à vide, et moi je tourne en rond
À compter les virgules égarées dans ton nom,
Jongler avec les mots, bousculer le silence,
Et porter sans faiblir le poids de ton absence.

Sur ces vers décalés, cette mélodie où souffle le vent d'ouest, le public voit Maxime, dans un collant dont la couleur change avec les éclairages, emplir la scène de virgules invisibles, de figures qui s'évaporent aussitôt, en un manège où sa fantaisie se multiplie sans fin.

La terre, c'est pas la mer à boire.
Pourtant, elle nous prend nos histoires,
Nos amours, et jusqu'à leur mémoire.

À mesure, il se fait barque sur l'océan, tangage futile du corps et de l'âme, horizon vers lequel se perdre. Dans la salle, les murmures et le cliquetis des verres s'estompent. Entre les couplets, le violoncelle poursuit sa plainte et le mime s'immobilise un instant, comme suspendu entre terre et ciel. Puis la voix du chanteur s'élève à nouveau et il s'envole avec elle, ballon frôlant le zénith, croissant de lune, pierrot décroché, baladin des astres...

À force de rêver, j'ai atteint le soleil.
Je t'en offre un morceau pour défier ton sommeil.

Le voilà qui devient graine ailée portée par la brise, nuage étiré aux feux du couchant, arabesque tendue vers la lumière. Et, pour finir, pantin retombant sur le pavé, l'œil brillant, le sourire en coin, comme s'il venait de jouer à son public le tour du siècle.

Dans la pénombre, on écarquille les yeux, on se pousse du coude... Puis les applaudissements se déchaînent, tandis que le barman, Benoît, depuis un comptoir écrasé par sa corpulence, lâche d'une voix gouailleuse :

« Ben, dites donc, le Maxime : il nous la joue *poète*, ce soir !

– Ho, la montgolfière, tu me lâches..., riposte l'interpellé. Quand je veux planer, je plane ! »

Là-dessus, il salue, tapote la nuque du pianiste, resalue, quitte la scène et se mêle à la foule. Accolades. Ovation. Au passage, il attrape le champagne que lui tend Benoît. Puis il se dirige vers le fond de la salle. Depuis un moment, il a repéré un client inhabituel : un homme d'une quarantaine d'année, brun, bouclé, en complet anthracite, un whisky à la main, qui l'observe de l'œil d'un charmeur de serpent. Est-ce une faiblesse de dame Vipère ? Quel que soit le piège médité par cet œil, Maxime ne peut résister à la tentation de le défier.

« Bienvenue au pays du strass, dit-il en s'installant sur le tabouret voisin. C'est le bourdon qui vous amène ?

– Le destin, plutôt. Pourquoi ?

– Votre costard : le demi-deuil, ça craint ! »

L'autre lui accorde un bref sourire. Il laisse le silence se prolonger un instant. Puis, sans sourciller :

« Voyez-vous, je ne suis pas poète : je viens ici pour affaires.

– Rassurez-moi : pas dans la confection ?

– Si, justement. La confection... *d'artistes*. »

Une gorgée de champagne et l'opinion du mime est faite. Ce Brummell appartient à une race précise : celle des impresarios, producteurs et autres tireurs de ficelles qui peuvent, par leur argent, leur charisme et leur nom, transformer un saltimbanque en star.

« Alec Nymos, se présente l'autre. Je suis commissaire culturel à l'Hadès Palace. Un complexe d'accueil et de loisirs, dans le Gers : parc de quinze hectares avec piscine et tennis; trois restaurants, deux bars, un théâtre, deux cafés-théâtre, un gymnase, etc. Vous en avez entendu parler, je suppose ? »

Pardi... songe le garçon, estomaqué. Une saison là-bas et un artiste roule en trente-cinq carats. Tout le monde le sait !

Du coup, Max-la-vipère devient Max-la-pute, et un whisky-glaçons se pose à portée de main du visiteur.

L'œil luisant, celui-ci reprend son discours... Le petit jeune homme a du talent. Sans aucun doute. Dommage qu'il perde son temps dans un cabaret de quartier. Il devrait viser plus haut. Quel âge a-t-il au fait ? Vingt et un ans ? Vingt-deux ? C'est le moment idéal pour se lancer. Après une année à l'Hadès Palace, il pourrait se retrouver au premier rang... Encore faut-il qu'il s'en donne les moyens.

« C'est à dire ? renifle effrontément le mime.

– Je vous ai bien observé. Vous folâtrez d'un genre à l'autre. Non sans grâce, d'accord : mais cela ne vous mènera nulle part. À votre niveau, il faut s'imposer une vraie discipline. »

Sans blague... « M. le commissaire » veut s'occuper de ma carrière !

Le timbre du dandy se fait protecteur :

« Je vais prendre un exemple. Cette chanson de Lon Orfelt... Elle a toutes les qualités du monde. Et vous en tirez un bon parti. Seulement, vous en profitez pour vous disperser. En jouant sur son côté doux-amer, vous restez à la surface des choses.

– Lon est un copain : sa profondeur, je connais.

– Alors, il vous reste à découvrir la vôtre : j'ignore s'il vous en a parlé, mais il se produit chez nous depuis trois mois.

– Chez vous : à l'Hadès Palace ?

– Avec sa compagne. Ils ont formé un duo : "Lon et Lys". Sur elle, je ne me prononcerais pas. Lui, en revanche, il fait partie de nos valeurs sûres. »

Lon et Lys... Pris d'un vertige, Maxime sent les phrases de Nymos se déployer, se fondre au brouhaha de la salle, se dissoudre dans les arpèges qu'égrène le pianiste. Est-ce le champagne ? La fatigue due à sa performance ? De ces propos magiques, il ne perçoit plus que la mélodie. L'idée qu'Orfelt ait été engagé dans ce lieu de rêve et qu'on lui offre de l'y rejoindre brouille ses sens... N'est-ce pas l'occasion qu'il attend depuis des années ? Ce défi à ses limites qui lui permettra, en se donnant sans contrainte à son art, de réconcilier en lui la scène et la piste ?

« Vos exigences ? » demande-t-il, faussement détaché.

Une ombre infime altère le sourire de l'autre :

« De la rigueur dans le travail, répond-il en faisant tourner son glaçon dans son verre. Nous sommes très stricts avec nos artistes. Nous les traitons comme des princes, mais ils sont soumis à un jugement sévère. Et quotidien. S'ils donnent satisfaction, pas de problème. Dans le cas contraire, on les reprend en main. Jusqu'à ce qu'ils atteignent le niveau requis. Ceux qui surmontent les épreuves font une carrière. Les incapables, en revanche... »

Il a un geste fataliste et finit d'un trait son whisky.

Maxime n'a pas bronché. Une bouffée d'euphorie lui emplît le crâne, amplifiée par les bulles du champagne. Sur scène, une fille en rose et vert jongle avec trois balles au son d'une rumba. Tout en l'observant du coin de l'œil, il achève lentement sa flûte. Entre la douce médiocrité d'ici et une voie aussi royale, peut-il hésiter plus d'une seconde ?

« Dites-moi comment vous joindre, dit-il enfin avec désinvolture. Je vais réfléchir à tout ça ! »

Première partie
CERCLE DES FÊTES

L'ours en peluche
À qui l'on n'avait rien dit de la vie
Est rentré à trois heures, ce matin,
Avec des yeux étranges.

Il nous a dit que les oiseaux avaient un sexe.
Et il a déchiré en pleurant
Ses livres d'images.

L'ours en peluche
Qui ne marchait jamais sur les pelouses
A volé un avion à pédales
Pour aller voir le monde.

Il a craché sur nos bonheurs de porcelaine.
Et il a balancé dans le feu
Son tablier d'école.

L'ours en peluche,
Qui était toujours cité en exemple,
A cassé les barreaux de sa cage
Et dévoré son maître.

Il a bombardé les vigiles avec des ruches,
Et replanté au cœur d'un volcan
Sa forêt natale.

Lon Orfelt - Chansons :
L'ours en peluche.

1. Palace

Le soleil d'avril éclaire la grille du parc d'une lueur ocre qui arrache à l'ombre dragons et fers de lance. Le taxi est reparti vers la ville. Le sac en bandoulière, Maxime scrute la profusion d'arbres et de plantes aux vrilles vivaces que défend cette merveille de ferronnerie. Malgré lui, il réprime le frisson du conquistador qui, parvenu au seuil d'une terre de légende, se demande s'il n'est pas en train de rêver.

Le triomphe, Max... Il t'attend là-bas en smoking !

Retenant son souffle, il franchit l'arche aux sculptures cabalistiques. Un pas. Deux pas. Loriots et bouvreuils pépient sans relâche. Sous ses semelles, le gravier crisse avec une délicatesse exquise, tandis que l'allée déroule ses méandres dans un sous-bois peuplé de cèdres, de fontaines, de prunus, de magnolias, de statues grecques... La pénombre, par endroits, est d'un mauve si pur qu'il lui semble avancer dans une de ces forêts enchantées où seule, de loin en loin, une tache de lumière rappelle que le ciel veille. Cette voie, les princes de jadis ont dû l'emprunter en carrosse : ceux d'aujourd'hui y roulent en limousine. Quant à lui, il la suit à pied avec l'ivresse d'un artiste arraché à sa bohème, tout en se pénétrant de cet air aux mille effluves — parfum de corolles, senteur d'humus, fragrance des amours précieuses.

Puis, au moment où il se demande s'il va en voir le terme, l'allée s'élargit enfin, les arbres s'écartent, et il se retrouve devant une immense pelouse au milieu de laquelle se dresse — luxueux, grandiose, improbable — le théâtre des mille promesses.

L'Hadès Palace.

Le jeune homme a laissé choir son sac. Éberlué, il considère ce prodigieux édifice, né des amours intemporelles d'un château renaissance et d'un casino des années vingt. En une sublime décadence, il voit s'y amonceler arcades, balcons aux courbes alanguies, baies serties de mille volutes, ogives aux moulures fastueuses, tourelles défiant les cygnes sauvages. La façade, toute en marbre blanc et cuivre vert, est rehaussée par des mosaïques et des médaillons d'or. Et deux ailes imposantes l'encadrent, non moins ornementées, qui se prolongent vers l'arrière selon des contours dont on ne peut qu'imaginer les fastes.

Foutredieu... C'est follement néo-fin-de-siècle !

Le sourcil haut, il reprend son bagage et s'engage sur un sentier au sable translucide qui — à travers un gazon doucement vallonné où se côtoient arbustes rares, massifs de fleurs et bassins à naïades — mène au portail central. Néanmoins, à mesure qu'il se rapproche du bâtiment, une impression singulière s'empare de lui.

Celle d'une vie secrète, occulte, qui émane des pierres et des sculptures, comme si elle les hantait depuis le fond des âges.

Ce n'est pas grand-chose... Un frémissement. Un appel silencieux qui s'adresse à ses poumons, à son cœur, comme pour lui souhaiter la bienvenue. En même temps, cela y dépose une douceur infime, si légère qu'on ose à peine y croire, et pourtant si captieuse qu'il chancelle, hésite une seconde et s'arrête, pris d'un délicieux frisson.

Devant lui, sous le ciel printanier, tout n'est que paix, blancheur et harmonie...

L'instant d'après, il se retrouve dans un immense hall où s'élèvent deux colonnes de marbre rose. Sous la coupole du plafond alternent fresques et lambris dorés. À droite comme à gauche, entre de lourds miroirs, des portes vitrées s'ouvrent sur des couloirs aux tapisseries ivoire, des escaliers tendus de pourpre, que complètent quatre ascenseurs à l'ancienne où se mêlent cuivre et palissandre. De tout côté, des flèches aux caractères dorés indiquent *Restaurant Luxor*, *Théâtre du Lycæon*, *Bar du Silène*, *Café-théâtre de l'Octopus*, et cent autres lieux mirifiques dont le seul nom lui donne un frisson d'orgueil.

Sainte Verge... Si la faune du Piano-Strass pouvait me voir !

De surcroît, depuis qu'il est entré, l'étrange sensation de l'extérieur s'est accentuée, comme si tout ici, parquets, cloisons, tentures, vivait de cette vie indicible qui le presse avec bienveillance d'accepter sa loi. En revanche, la foule qui circule dans le hall — messieurs en costume d'après-midi, dames aux coiffures impeccables, personnel en uniforme beige, amande ou pétrole, miliciens en tenue gris et noir — n'en paraît guère affectée.

À la réception, une demoiselle au sourire parfait l'accueille, un stylo en écaille à la main. Qu'il se nomme *Maxime Algeiba* paraît lui causer un vif plaisir. Après avoir vérifié ses ondulations, elle se plonge dans un registre, puis lui tend une clef dont la perle luit doucement sous les lustres.

« Chambre 306. Couloir VII, escalier B, troisième étage.

– Une seconde : je ne dois pas voir M. Nymos, d'abord ?

– Certes... Il vous attend dans son bureau. Ascenseur III, neuvième étage, porte 915. Je lui annonce votre arrivée. »

Le domaine d'Alec Nymos — atteint à l'issue d'un parcours labyrinthique dont la dernière étape est un secrétariat tendu de soie grège, où siège une Mme Azalée aux cils de courtisane Ming — offre des splendeurs dignes d'un directeur de banque : tapis épais, tentures de velours émeraude, meubles en bois précieux, aquarelles de maîtres. Il y flotte une odeur suave où se mélangent miel, tabac et parfum de luxe. L'homme lui-même, vêtu d'un costume aussi strict que le premier soir, adresse au jeune homme son sourire le plus distingué.

« Heureux de vous voir ! déclare-t-il en lui posant la main sur l'épaule. Votre contrat est prêt. Un an reconductible, comme convenu. Si vous voulez en prendre connaissance... Ensuite, nous irons voir M. Hadès.

– Là ? Direct ?

– Absolument. Il est rare qu'il reçoive les nouveaux artistes. Mais, comme je lui ai fait votre éloge, il tient à vous rencontrer. »

Fichtre, pense le mime en parcourant les lignes du document. *Quand je disais que j'étais verni !*

Aucun détail ne lui semblant suspect, il appose avec fierté sa signature — ici, là, et encore là —, soutenu par cette curieuse présence qui continue à battre, à petits coups, dans son cœur.

« Suivez-moi, déclare Nymos. M. Hadès apprécie la ponctualité. »

Quelques corridors plus loin se dresse une porte matelassée de cuir grenat, devant laquelle on s'attendrait à voir quelque hallebardier d'opérette. À la place se tient un de ces miliciens en tenue de combat, revolver au ceinturon, que l'œil incisif de Maxime a déjà repérés. À la vue de *M. le commissaire culturel*, le soldat se met aussitôt au garde-à-vous.

Bordel à clous... Qui dirige ce bunker ? Un ponte du spectacle ? Ou bien le général Frappadès ?

La porte refermée avec un soupir discret, le jeune homme se retrouve dans une pièce plus vaste encore, plus luxueuse que la précédente. Point d'arôme de tabac, ici, mais un subtil parfum d'ambre. Les moulures des sièges sont dorées à l'or fin. De toute part, statues anciennes et portraits princiers se dévisagent avec superbe. Malgré ce faste, pourtant, il règne entre les boiseries un étrange faux-jour, comme si quatre appliques et deux lustres de Bohême ne suffisaient pas à en chasser les ténèbres.

Bran Hadès se tient très droit derrière un bureau empire. C'est un homme âgé, de haute taille, à la barbe et aux cheveux noirs, avec quelques mèches blanches. Le teint pâle, le nez busqué, il adresse au jeune homme un rictus d'une géométrie hautaine. Et, quand il parle, ses phrases résonnent de façon si ample, si grave, qu'il semble que son souffle va calciner les pendeloques de cristal.

Engageant... chuchote dame Vipère. Le dieu des corbeaux momifié avant terme !

Alec Nymos, cependant, avec une aisance empreinte de respect, présente le nouveau venu, rappelle comment il l'a découvert, entame un éloge de ses talents. Jusqu'à ce que le directeur l'interrompe :

« Nous savons tout cela ! » dit-il.

Là-dessus, il plonge dans les yeux de Maxime un regard dont l'acuité désarçonne le jeune homme et lui rend plus intense, presque insoutenable, cette vie singulière qui l'étreint depuis son arrivée.

« Pour vos débuts sur scène, reprend Hadès, vous serez accompagné par une harpiste : Mlle Sendra Ilion. Son partenaire précédent suit un recyclage au deuxième cercle. Nous désirons que vos qualités respectives se complètent.

– Une *harpiste* ? proteste l'acrobate, imaginant une matrone à décolleté mamelu et dorures. Jusqu'à présent, j'ai toujours bossé avec un pianiste ; ou des cassettes.

– Désormais, vous collaborerez avec cette personne. »

Devant la moue qui échappe à Maxime, il poursuit de sa voix profonde :

« Nous allons être précis, jeune homme. Au Palace, les arts sont soumis à une règle stricte, issue d'une tradition ancestrale. Quelle est-elle, monsieur Nymos ?

– Le beau, le vrai, l'extrême, énonce le commissaire.

– Voilà : LE BEAU, LE VRAI, L'EXTRÊME... Comprenez-vous ce que cela veut dire ? »

Le mime prend son air flambard :

« Ben oui !

– Vous avez tort... Un nouveau venu a l'esprit bourré d'idées fausses. Les premiers temps, nous fermons les yeux sur ses travers. Si la vie du Palace suffit à lui transmettre nos principes, il se réforme de lui-même. Mais s'il n'y parvient pas... nous nous chargeons de l'y aider. »

Le silence retombe. Si solennel que Maxime, non sans aplomb, se permet de le rompre :

« Il faudrait m'éclairer un peu ! »

Hadès le toise avec calme :

« Soit. »

Ses minces narines s'entrouvrent comme si, pour répondre à ce blanc-bec, il puisait l'inspiration dans la sagesse des siècles.

« Notre public ne se satisfait ni du faux-semblant ni du superficiel, énonce-t-il. Son sens esthétique exige une authenticité sans faille. »

Beau programme. Et ensuite ?

« Les modèles ne manquent pas : le monde gréco-romain, qui a inventé les gladiateurs et la tragédie ; l'opéra chinois, sommet de la minutie orientale ; le ballet du XIX^e siècle, non moins rigoureux dans ses règles... Le plus humble d'entre eux nous incite à rechercher une perfection digne des dieux ! »

Il poursuit un moment sur ce mode, laissant ses paroles retentir sous les boiseries du plafond. Ensuite, d'un doigt souverain, il congédie son visiteur.

Des corridors. Et encore des corridors. Moquettes de velours, tapissés de feuillages, ornés de stucs, de frises et de moulures, multipliant les angles et les chicanes. Des kilomètres de corridors... Maxime chemine sans guide, à présent. En le quittant, Alec Nymos lui a indiqué le prochain bureau où se rendre : celui de Joss Heac'h, le second ministre du Palace.

Le maître hospitalier, en charge de l'hôtellerie *et* de la médecine.

Un peu perturbé par les propos d'Hadès, le jeune homme a l'impression de tanguer dans les couloirs. D'autant que la pression des murs ne le lâche pas. Par moment, on dirait qu'ils se penchent vers lui pour l'inspecter. Il lui faut sentir dans sa poche la clef de sa chambre, dense comme un talisman, pour arriver à garder les pieds sur terre.

Un seul homme pour fourguer le confit de canard et le vaccin contre la vérole ? Ce doit être le bâtard de Vatel et de Pasteur !

Il grimace. Malgré son cynisme, il se sent agressé par l'élégance des inconnus qu'il croise. *Des nababs cravatés de luxe. Des enfants tirés à douze épingles. Des marquises aux paupières nacrées...* Son imagination n'a même pas besoin d'embellir les choses. Un sourire crispé aux lèvres, il franchit encore un palier. Puis un autre... Voici le bureau qu'il cherche.

Dès le premier coup d'œil, Joss Heac'h — qui trône au milieu d'une collection de tableaux anatomiques agrémentée de quelques écorchés et d'un ou deux squelettes — paraît au jeune homme l'incarnation de l'adverbe *trop*, que chaque aspect de sa personne décline avec ostentation : trop grand, trop charnu, le teint trop rouge, les yeux trop clairs, les cheveux et les sourcils trop blonds, un complet trop blanc, une jovialité trop joviale.

Vulgos, songe Max-la-vipère. Un boucher en costard de chirurgien.

« Monsieur Algeiba ! s'exclame l'autre en lui écrasant la main entre ses pognes. Soyez le bienvenu au Palace. Nous allons tout de suite nous occuper de vous. Votre corps nous intéresse au plus haut point ! »

Compte-t-il accommoder son client au vin ? Au curry ? À la citronnelle ? Celui-ci aimerait bien le savoir. Seulement, maître Heac'h n'est pas du genre à livrer ses recettes. C'est lui qui interroge. Les fiches succèdent aux fiches, les formulaires aux formulaires : taille, poids, vaccins, maladies

infantiles, puberté, allergies, tout y passe. Devant une affabilité si ogresque, le jeune homme se sent comme un petit Poucet en colonie de vacances.

Enfin, sur un tintement de sonnette, apparaît une jolie infirmière noire, poudrée de rose, nommée Marie-Cyclamen. Elle incline gracieusement la tête, prend le dossier et entraîne Maxime dans la pièce où elle officie. Là, les choses prennent un tour plus classique. L'odeur qui imprègne les murs, entre camphre, eucalyptus et eau de Cologne, est presque banale. Vêtu de son seul slip, le jeune homme doit reproduire devant miss Marie-Cyclamen ses mouvements scéniques, tandis qu'elle lui inspecte muscles et articulations, puis promène sur sa peau un palpeur au bruit de baiser. Il subit tout cela de bonne grâce. Mais lorsque, l'examen terminé, elle revient vers lui avec une mini-seringue emplies d'un liquide pourpre, il a un mouvement de recul.

« Soyez sans crainte, dit-elle. Chaque nouvel arrivant y a droit.

– Sans façons... Merci ! »

Elle lui décoche une petite moue railleuse :

« Tsst, tsst... Je vais vous expliquer. Le bâtiment est très ancien : vous éprouvez une sensation bizarre depuis que vous y êtes entré, n'est-ce pas ?

– Mouais.

– Vous allez comprendre. »

Suit un discours un peu trop technique (miasmes, toxines, anticorps, prophylaxie) pour qu'il s'y retrouve, mais assez agréable (sourires, voix caressante, battements de cils) pour le désarmer.

« Faites-moi confiance, conclut-elle. Vous ne sentirez rien. Une seconde, et ce sera fini. »

Non sans réticence, il lui tend son bras. De fait, à peine l'aiguille retirée, une paix singulière se répand dans ses membres. L'ivresse qui l'habitait se dissipe. Son cœur ne bat plus de manière fébrile. Sa respiration revient à la normale.

« Voilà. Vous pouvez gagner l'aile des résidants. Et prendre possession de votre chambre. »

En chemin, dans les ascenseurs comme au fil des couloirs, il a la curieuse impression de faire partie de la maison. Tout semble rentré dans l'ordre. L'allure des clients et du personnel est presque familière. Des sourires. Des portes tenues. Des mots aimables... Hormis l'injection, seule la présence des vigiles — un peu trop armés pour des soldats de parade — continue à le défriser.

Dame Vipère, d'ailleurs, ne lui mâche pas ses mots :

Tsss... J'ai horreur des piqûres. Et sa majesté Hadès n'a aucun humour. Méfie-toi... Ces soudards ne sont pas que des sex-symbols !